



www.comptoirlitteraire.com

André Durand présente

Johann Wolfgang von GOETHE

(Allemagne)

(1749-1832)



**Au fil de sa biographie s'inscrivent ses œuvres
qui sont résumées et commentées
(surtout le poème '*Erlkönig*' et la tragédie '*Faust*').**

Bonne lecture !

Issu de la riche famille bourgeoise et cultivée d'un conseiller impérial de Francfort-sur-le- Main, il disait tenir de son père «*la conduite sérieuse de la vie*» et «*la nature joyeuse et le goût de conter*» de sa mère, qui, jeune et intelligente, favorisa l'épanouissement de ses dons. Sous la conduite de précepteurs, une première éducation très soignée lui permit d'acquérir avec facilité plusieurs langues, de s'initier à la poésie par la lecture de Klopstock, d'apprendre la musique. Il découvrit le théâtre avec des spectacles de marionnettes donnés sur les tréteaux des foires, qui lui firent connaître la légende de Faust. Puis, sur les conseils de son père, en 1765, à l'âge de seize ans, il entreprit des études de droit à Leipzig, mais sans enthousiasme parce qu'il se sentait attiré par la littérature, découvrant les œuvres d'auteurs contemporains, notamment celles de Lessing, qui exercèrent une influence notable sur la forme de ses premières productions. Dans «*le petit Paris*» de l'Allemagne, il connut des années de vie sociale et culturelle intense : il s'intéressa à la médecine, aux arts figuratifs et au dessin ; il noua une liaison vite orageuse avec la jolie Kätchen Schönkopf et une amitié plus sereine avec la fille de son professeur de dessin, Frédéric Oeser. Mais, déjà, sa vocation le poussait vers la poésie (des vers sans grande originalité où il transposait ses joies et ses tourments et qui révélaient déjà un sens de la précision que lui donnait son goût pour le dessin) et le théâtre :

“Annette”
(1767)

Poème

“Lieder mit Melodien”
(1767)
“Chansons et mélodies”

Poèmes

“Le caprice de l'amant”
(1768)

Comédie

“Les complices”
(1769)

Comédie

“Neue Lieder und Melodien”
(1769)

“Les nouveaux lieder”

Recueil de poèmes

La rupture de sa très brève idylle avec Kätchen Schönkopf l'entraîna dans une phase de trouble et d'agitation. Gravement malade, Goethe, en 1768, retourna à Francfort où, sous l'influence d'une amie de sa mère, Suzanne von Klettenberg (dont la pure spiritualité lui inspirera dans “*Wilhelm Meister*”

l'épisode intitulé "*Confessions d'une belle âme*"), il traversa une phase piétiste, se plongeant, pendant sa convalescence, dans des ouvrages d'occultisme et d'alchimie.

Sa santé et son «*ardeur juvénile*» revenues, il poursuivit et termina ses études de droit à Strasbourg (1770-1771) où, devant la cathédrale, il eut la révélation de l'art gothique :

"De l'architecture allemande"

(1773)

Essai

L'art gothique est, aux yeux de Goethe, l'incarnation du «*génie allemand*», antithèse du classicisme français qu'alors il rejetait.

À Strasbourg, Goethe découvrit Shakespeare et Ossian et approfondit ses connaissances en musique, en art, en anatomie et en chimie.

Il se lia d'amitié avec le philosophe Johann Gottfried Herder, au contact duquel il se détacha de la tragédie classique française, qu'il rejeta au profit de l'œuvre de Shakespeare, qui n'est pas prisonnière de la règle des trois unités et qui laisse la primauté à l'expression des émotions. Herder qui lui révéla les œuvres de Hamann et la poésie populaire, traditionnelle et folklorique, autre source, avec l'architecture gothique, du «*génie allemand*», dont il l'incita à chercher les traditions en Alsace.

Il connut un amour platonique pour la jeune Frédérique Brion, fille du pasteur de Sesenheim, un village situé à une quarantaine de kilomètres au nord de Strasbourg. Les joies et les tensions de cette idylle champêtre lui inspirèrent quelques-uns de ses plus beaux poèmes d'amour :

"Chant de mai"

"Bienvenue"

"Adieu"

De retour à Francfort, Goethe commença sa carrière juridique, d'abord comme avocat stagiaire, puis comme auditeur à la Chambre d'Empire. L'écrivain exprima alors la force «*titanesque*» qu'il sentait en lui, les contradictions de son «*démon intérieur*», tour à tour exalté par un sentiment presque mystique pour la nature et envahi par des tentations morbides. Telle est l'inspiration des grands poèmes et des drames de cette époque :

"Le voyageur"

Poème

“Mahomet”

Poème

Commentaire

C'est un fragment lyrique d'un drame ébauché.

“Prométhée”

Poème

Commentaire

C'est un fragment lyrique d'un drame ébauché.

“Götz von Berlichingen”

(1774)

Drame en cinq actes

Figure historique (1480-1562), il fut un reître qui domina une époque tumultueuse, participa aux luttes féodales, combattit les Suisses, les Turcs et les Français. Mais il devint, grâce à ses exploits, le champion du peuple face à l'Empereur et à l'Église, un héros de la justice et de la liberté.

Commentaire

Construite sur le modèle des drames historiques shakespeariens, cette pièce rappelle par ailleurs les récits de Walter Scott. Faisant preuve d'audaces scéniques, Goethe l'avait conçue dans un esprit de révolte contre l'influence exercée par le Siècle des Lumières. Pièce pleine de fougue et de violence, elle fut représentée avec succès et fut, avec “*Les brigands*” de Schiller (1782), l'oeuvre la plus représentative du mouvement littéraire appelé “*Sturm und Drang*” qui sera à l'origine du romantisme allemand. Cependant, Goethe la publia à ses propres frais.

Götz von Berlichingen a aussi inspiré Sartre pour “*Le diable et le bon dieu*” (1951).

“Harzreise im Winter”

“Le voyage d'hiver dans le Harz”

Goethe ayant, entre mai et septembre 1771, séjourné à Wetzlar comme stagiaire au tribunal, y tomba amoureux de Charlotte Buff, fiancée à son ami, Jean-Christien Kestner. De retour à Francfort, il transposa cet amour sans espoir dans :

“Die Leiden des jungen Werther”
(1774)
“Les souffrances du jeune Werther”

Roman

Werther est un jeune homme sans expérience, dont la sensibilité excessive va de l'exaltation au désespoir. Il vit un amour comme un drame perpétuel : il s'est épris de la jolie Charlotte sans savoir qu'elle est fiancée à un autre homme, Albert ; il continue à la voir alors même qu'elle s'est mariée avec Albert, qui est devenu son ami ; puis, prétextant un voyage qu'il doit faire, il adresse à la jeune femme et à son mari des adieux déchirants et se suicide avec les pistolets que son domestique a empruntés à Albert.

Commentaire

Le roman est écrit sous forme épistolaire à l'exemple de *“La nouvelle Héloïse”*, mais les lettres ne sont adressées qu'à un seul correspondant. La lecture de Jean-Jacques Rousseau avait profondément influencé Goethe, et Werther est, en définitive, l'homme de la nature opposé au monde des conventions sociales. Le suicide par amour de son ami, K.W. Jerusalem, lui donna l'idée de la fin tragique. Mais le héros est aussi celui de la génération du *“Sturm und Drang”* dont il incarnait les tourments et les contradictions. *«Je me déchirerais le sein, je me briserais le crâne, quand je vois combien peu nous pouvons les uns pour les autres.»*, dit-il en sanglotant, sa totale passivité l'acculant au suicide.

L'oeuvre fit scandale mais connut un immédiat succès international et plaça Goethe au premier plan de la scène littéraire. Beaucoup de jeunes gens se reconnurent dans son alter ego littéraire, à un point tel qu'une vague de suicides déferla sur l'Allemagne de cette époque ; c'est ainsi qu'on appelle «effet Werther» le suicide par imitation. Lors de ses conversations avec Napoléon, Goethe fut fasciné par son analyse du roman qu'il lui dit avoir lu sept fois ; il osa même critiquer l'ouvrage qui, selon lui, mélange orgueil contrarié et amour passionné ; *« Ceci n'est pas conforme à la nature et affaiblit, chez le lecteur, l'idée de l'influence irréversible de l'amour sur Werther. Pourquoi avez-vous fait cela? »* Goethe trouva ce reproche justifié et pénétrant.

L'oeuvre inspira directement ou indirectement de nombreux écrivains. Goethe la remania en 1782. Massenet en fit un drame lyrique (1892).

Goethe entra en relations avec Klopstock, Lavater et les frères Jacobi, et se rapprocha du mysticisme de Swedenborg et de Spinoza.

Un nouvel amour (pour Lili Schönemann) lui inspira :

“Clavigo”
(1774)

Drame

Commentaire

Ce drame bourgeois à la manière de Diderot, tiré d'un épisode des *“Mémoires”* de Beaumarchais (En 1764-65, il fit un voyage à Madrid, pour défendre l'honneur de sa sœur, Lisette : un Espagnol nommé Clavijo qui lui avait promis le mariage manquait à ses engagements. Tancé d'importance, l'infidèle se déroba, et Beaumarchais dut se contenter d'obtenir des sanctions contre lui), a pour protagoniste un personnage de fiancé infidèle.

“Faust”
(1773)

Poème dramatique en vers et en prose

Le vieux docteur Faust, qui, toute sa vie, a voulu s'élever par la connaissance, ne croit plus au savoir humain et, par désespoir, accepte les propositions de Méphistophélès (« celui qui hait la lumière »), persuadé de leur impuissance à le satisfaire. Il lui vend son âme et, rajeuni, séduit puis abandonne peu après, avec son enfant, l'innocente Marguerite, qui en meurt. Elle le tue et est condamnée à mort. Mais son repentir la sauve de la damnation.

Commentaire

Le docteur Faust fut un personnage réel qui vécut à Prague. Mais une légende qui voulait qu'il ait conclu un pacte avec le diable pour acquérir puissance et longévité était très connue en Allemagne, apparaissant dans le théâtre de marionnettes des foires et dans des “*Volkslieder*” (chansons populaires). Lessing avait esquissé un schéma nouveau dans lequel Faust, promu héros du savoir, échappait au démon : «*La divinité n'a pas donné à l'homme le plus noble des instincts pour le rendre à jamais malheureux*». Dans le drame bourgeois de P. Weidmann, “*Johann Faust, ein allegorisches Drama*” (1775), Faust aboutissait pour la première fois à la conversion et au salut. Les jeunes poètes de la génération suivante firent de lui un titan en révolte contre ce monde mal fait, un individualiste assez audacieux pour défier la moralité, la société, la religion, et pour conclure une alliance avec le démon. C'étaient Maler Müller, Klinger et Goethe qui a incarné dans son Faust beaucoup de lui-même : sa frénésie de tout vivre, ses rêves démesurés et ses révoltes, son goût pour la magie ou l'alchimie et jusqu'au souvenir de ses amours avec la jolie Alsacienne, Frederike Brion. Méphistophélès montre une intelligence orgueilleuse, subversive, dévastatrice :

*«Je suis l'esprit qui toujours nie,
Et c'est justice ; car tout ce qui existe
Est digne d'être détruit.»*

Pièce maîtresse de la culture européenne, c'est une oeuvre complexe, à la fois lyrique, fantastique, ironique, philosophique, farceuse, sublime et baroque. Elle vise les sommets de la pensée comme ceux de l'expression dramatique. Elle illustre le thème du conflit du corps et de l'esprit, de la sexualité et de la connaissance. Faust, partagé entre Méphistophélès, qui s'est juré de le réduire à l'animalité, et Dieu, qui lui laisse les moyens d'assurer son salut par ses seules forces, apparaît comme le symbole de la condition humaine et son écartèlement permanent entre le Mal et le Bien.

La pièce est peu représentée. On peut la traiter de bien des manières, sauf par la plaisanterie. Il faut la révéler dans sa mystérieuse majesté. Le drame du magicien et la tragédie de Marguerite furent exprimés dans un style assez shakespearien, dans une langue ferme et vibrante, surtout dans les scènes en prose. Cette première version (dite “*Urfaust*” 1771-1775) ne fut pas publiée. Elle a été traduite en français par Gérard de Nerval. Gounod en a fait un opéra (“*Faust*”, 1859) où il n'a guère retenu que le découragement du héros et la tragédie de Marguerite, romantisme facile qui touche le grand public. Verdi en a tiré le texte de l'air “*Perduto ho la pace*”, traduction italienne de “*Marguerite au rouet*”. Lorsque apparut le cinéma, il trouva en “*Faust*” un de ses sujets préférés jusqu'à la guerre de 1914 : en seize ans, furent tournés seize films (dont six du seul Méliès), pour le plus grand nombre inspirés de l'opéra de Gounod.

“Stella”
(1775)

Drame

Stella a été abandonnée par son amant, Cécile par son époux : elles deviennent amies. Quand soudain paraît Fernando, fringant, tout prêt à s’engager de nouveau avec l’une ou l’autre, elles comprennent qu’elles ont été quittées par le même homme.

Commentaire

Ce «*drame pour amoureux*» est un conte immoral qui traite le thème audacieux du «double mariage», joue de la confusion des sentiments.

“Erwin et Elmire”
(1775)

Intermède lyrique

Commentaire

Il est rempli du souvenir de Lili Schönemann que Goethe avait quittée après l’avoir demandée en mariage.

En 1775, Goethe voyagea en Suisse avec les frères Stolberg et jusqu’au Gothard, attiré qu’il était par l’Italie. De retour à Francfort, il rompit ses fiançailles avec Lili Schönemann.

En octobre, le grand-duc de Saxe-Weimar, Karl-August, qui était âgé de dix-huit ans et avait été l’élève de Wieland, lui proposa de devenir son conseiller politique et économique : Goethe accepte et se rendit à Weimar, où il fut chargé d’importantes fonctions administratives (en 1776, conseiller de légation ; en 1779, conseiller secret ; en 1782, ministre avec annoblissement), assumant sa tâche avec cœur et intérêt, apprenant à mieux connaître le monde des affaires. Dans cette ville, qui était alors l’un des principaux centres littéraires et intellectuels d’Allemagne, il fut aussi chargé de la direction de la culture (musées, écoles d’art, université d’Iéna et théâtre de Weimar), et anima avec éclat la vie sociale de la petite principauté, étant ainsi mis en contact avec le grand monde, commençant à exercer une influence grandissante dans son pays, les relations qu’il nouait ou qu’il poursuivait contribuant à son enrichissement intellectuel et personnel. Il s’adonna aussi à l’étude des sciences (botanique, géologie, minéralogie, ostéologie, discipline à laquelle il apporta sa découverte de l’os intermaxillaire chez l’homme).

Cette période, qui lui apporta un sentiment nouveau d’équilibre et d’harmonie, fut également marquée par sa relation intellectuelle avec Charlotte von Stein qui fut une éducation sentimentale réciproque, sans doute plus qu’un simple «mariage d’âmes». Il échangea avec elle une correspondance importante, instruisit son enfant, lui dédia bon nombre de ses plus beaux poèmes. Cette passion lui fit d’abord retrouver les élans et les tourments de Werther mais, peu à peu, opéra en lui une profonde transformation : ce fut le début de sa victoire sur les forces «démoniaques», de son acceptation des *“Limites de la condition humaine”* (poème de 1780), qui transparaissent dans les œuvres, outre *“Faust”*, auxquelles il travaillait alors :

“Wilhelm Meisters theatralische Sendung”
“La vocation théâtrale de Wilhelm Meister”

Roman

Fils de négociants, Wilhelm Meister se détourne du prosaïsme des siens pour se tourner vers le théâtre où il découvre Shakespeare et, particulièrement, “Hamlet”.

Commentaire

Comme l’*“Urfaust”*, ce texte ne fut retrouvé et publié qu’en 1910.

“Le pèlerinage de l’artiste sur cette terre”
(1777)

Poème en vers libres

Commentaire

Il fut commencé en 1772 et 1774.

“Grenzen der Menschheit”
(1778)
“Limites de l’humain”

Hymne

“Der Fischer”
(1778)
“Le pêcheur”

Ballade

“Erlkönig”
(1782)

Poème

*Wer reitet so spät durch Nacht und Wind?
Es ist der Vater mit seinem Kind?
Er hat den Knaben wohl in dem Arm,
Er faßt ihn sicher, er hält ihn warm.*

*«- Mein Sohn, was birgst du so bang dein Gesicht?
- Siehst Vater, du den Erlkönig nicht?
Den Erlenkönig mit Kron und Schweif?
- Mein Sohn, es ist ein Nebelstreif.*

- Du liebes Kind, komm, geh mit mir !
Gar schöne Spiele spiel ich mit dir ;
Manch bunte Blumen sind an dem Strand,
Meine Mutter hat manch gülden Gewand.

- Mein Vater, mein Vater, und hörest du nicht,
Was Erenkönig mir leise verspricht?
- Sei ruhig, bleibe ruhig, mein Kind !
In dürren Blättern säuselt der Wind.

- Willst, feiner Knabe, du mit mir gehn?
Meine Töchter sollen dich warten schon ;
Meine Töchter führen den nächtlichen Reihn
Und wiegen und tanzen und singen dich ein.

- Mein Vater, mein Vater, und siehst du nicht dort
Erlkönigs Töchter am düstern Ort ?
- Mein Sohn, mein Sohn, ich seh es genau :
Es scheinen die alten Weiden so grau.

- Ich liebe dich, mich reizt deine schöne Gestalt ;
Und bist du nicht willig, so brauch ich Gewalt.
- Mein Vater, mein Vater, jetzt faßt er mich an !
Erlkönig hat mir ein Leids getan !»

Dem Vater grauset's, er reitet geschwind,
Er hält in den Armen das ächzende Kind,
Erreicht den Hof mit Mühe und Not ;
In seinen Armen das Kind war tot.

Traduction

Le roi des aulnes

Quel est ce cavalier qui file si tard dans la nuit et le vent?
C'est le père avec son enfant ;
Il serre le jeune garçon dans son bras,
Il le serre bien, il lui tient chaud.

«- Mon fils, pourquoi caches-tu avec tant d'effroi ton visage?
- Père, ne vois-tu pas le roi des aulnes?
Le roi des aulnes avec sa traîne et sa couronne?
- Mon fils, c'est un banc de brouillard.

- Cher enfant, viens donc avec moi !
Je jouerai à de très beaux jeux avec toi,
Il y a de nombreuses fleurs de toutes les couleurs sur le rivage,
Et ma mère possède de nombreux habits d'or.

- Mon père, mon père, et n'entends-tu pas
Ce que le roi des aulnes me promet à voix basse?
- Sois calme, reste calme, mon enfant !
C'est le vent qui murmure dans les feuilles mortes.

- *Veux-tu, gentil garçon, venir avec moi?
Mes filles s'occuperont bien de toi,
Mes filles mèneront la ronde toute la nuit,
Elles te berceront de leurs chants et de leurs danses.*

- *Mon père, mon père, ne vois-tu pas là-bas
Les filles du roi des aulnes dans ce lieu sombre?
- Mon fils, mon fils, je vois bien :
Ce sont les vieux saules qui paraissent si gris.*

- *Je t'aime, ton joli visage me charme,
Et si tu ne veux pas, j'utiliserai la force.
- Mon père, mon père, maintenant il m'empoigne !
Le roi des aulnes m'a fait mal !»*

*Le père frissonne d'horreur, il galope à vive allure,
Il tient dans ses bras l'enfant gémissant,
Il arrive à grand-peine à son port ;
Dans ses bras l'enfant était mort.*

Commentaire

La ballade de Goethe est basée sur *“Erkönigs Tochter”*, une oeuvre traduite du danois par son ami, Johann Gottfried von Herder, qui aurait cependant mal traduit, par *«Erkönig»*, «*roi des aulnes*», le danois *«ellerkonge»* ou *«elverkonge»* qui signifie *«roi des elfes»*, celui-ci étant, dans les mythologies scandinaves et germaniques, un mauvais esprit qui se cache pour menacer les êtres humains, spécialement les enfants. Ce *«Erkönig»* pourrait être rattaché à l'ancienne déesse grecque de la mort appelée Alphito, et même à Lilith qui, selon une certaine tradition, aurait été la première femme d'Adam et serait devenue ensuite un démon.

Il est étonnant de constater que le passage des elfes aux aulnes peut être dû au fait que l'aulne était la personnification du dieu grec Marsyas qu'on écorchait rituellement, peut-être parce qu'on enlevait l'écorce des aulnes pour fabriquer les flûtes des bergers.

Le poème de Goethe est un drame véritablement théâtral où trois voix s'entrecroisent : celle de l'enfant inquiet, celle du père qui fait preuve d'une incompréhension persistante et se veut rassurant, celle du séducteur qui, dans sa perversité, fait de sa mère et de ses filles des appâts. Une métamorphose s'inscrit progressivement par laquelle des sensations qui semblent d'abord simplement oniriques basculent dans un réel et complet cauchemar.

L'interprétation qui s'impose d'abord, en se fondant sur les deux vers (*«Ich liebe dich, mich reizt deine schöne Gestalt ; / Und bist du nicht willig, so brauch ich Gewalt»*) est celle d'une attraction et d'une agression pédophiles. Michel Tournier qui, s'étant toujours intéressé au monde germanique et au thème de l'adulte porteur d'enfants, représenté par saint Christophe (Christo-phoros, le porte-Christ), a écrit un roman qu'il a intitulé *“Le roi des aulnes”* où il a repris le mythe de l'*«Erkönig»*.

D'ailleurs, en appendice au roman, il fit figurer sa propre traduction du poème de Goethe :

*Qui chevauche si tard dans la nuit et le vent?
C'est le père et son enfant .
Il serre le jeune garçon dans ses bras,
Il le tient au chaud, il le protège .
- Mon fils, pourquoi caches-tu peureusement ton visage?
- Mon père, ne vois-tu pas le roi des aulnes?
Le roi des aulnes avec sa couronne et sa traîne?
- Mon fils, c'est un traînée de brume.
- Cher enfant, viens, partons ensemble !*

*Je jouerai tant de jolis jeux avec toi !
 Tant de fleurs émaillent le rivage !
 Ma mère a de beaux vêtements d'or.
 - Mon père, mon père, mais n'entends-tu pas,
 Ce que le roi des aulnes me promet tout bas?
 - Du calme, rassure-toi, mon enfant,
 C'est le bruit du vent dans les feuilles sèches.
 - Veux, fin jeune garçon, -tu venir avec moi?
 Mes filles s'occuperont de toi gentiment.
 Ce sont elles qui mènent la ronde nocturne,
 Elles te berceront par leurs danses et leurs chants.
 - Mon père, mon père, ne vois-tu pas là-bas,
 Danser dans l'ombre les filles du roi des aulnes?
 - Mon fils, mon fils, je vois bien en effet,
 Ces ombres grises ce sont de vieux saules.
 - Je t'aime, ton beau corps me tente,
 Si tu n'es pas consentant, je te fais violence !
 - Père, père, voilà qu'il me prend !
 Le roi des aulnes m'a fait mal !
 Le père frissonne, il presse son cheval,
 Il serre sur la poitrine l'enfant qui gémit.
 À grand-peine, il arrive à la ferme.
 Dans ses bras, l'enfant était mort.*

(Dans : "Le roi des Aulnes", roman de Michel Tournier, Folio pages 583-4)

Michel Tournier commenta ainsi lui-même cette traduction : «*La passion pédophile du roi des aulnes est certes amoureuse, charnelle même. Il s'en faut qu'elle soit pédérastique, bien qu'il s'agisse en l'occurrence d'un jeune garçon (mais c'était également à des jeunes garçons qu'en avait l'ogre de Perrault, et, s'il égorge finalement des filles, ce sont les siennes, et c'est par l'effet d'une terrible méprise). Le vers de la ballade le plus ambigu et le plus difficile à traduire est évidemment le fameux : "Ich liebe dich. Mich reizt deine schöne Gestalt." que l'on affadit traditionnellement en traduisant : "Je t'aime. Ton doux visage me charme." Alors qu'un mot à mot autoriserait : "Je t'aime. Ton beau corps m'excite." Car en effet "exciter" est proposé dans tous les dictionnaires comme le premier équivalent français de "reizen". Mais ce serait à coup sûr outrer l'intention de Goethe. C'est pourquoi dans ma traduction, je propose pour ce vers : "Je t'aime. Ton beau corps me tente." dont la gourmandise permet toutes les interprétations sans en imposer aucune.*» ("Le vent Paraclet", chapitre sur le roman "Le roi des aulnes", p.119-120). On peut remarquer aussi que Michel Tournier a mieux rendu, dans sa traduction, par «*traîne*» et «*traînée*» (à comparer avec «*banc de brume*»), l'effet obtenu par Goethe par la présence à la rime des deux mots «*Schweif*» et «*Nebelstreif*».

On a pu voir aussi, dans ce poème, l'expression de la souffrance et de l'angoisse d'un enfant malade et du tourment du père qui, sur son cheval au galop, l'emmène vers l'endroit où il sera soigné et s'efforce de l'apaiser.

Or cette maladie pourrait permettre une interprétation du poème se plaçant sur un plan médical, ce qui laisserait penser qu'il a pu être inspiré par un fait réel. L'enfant serait en proie à un délire aigu, qui est une forme grave de confusion mentale liée à une atteinte toxique ou infectieuse de l'encéphale. Ce délire est observé le plus souvent chez l'enfant et le vieillard en cas d'intoxications aiguës, de fièvre élevée, de méningite ou d'encéphalite, de troubles métaboliques aigus, de traumatisme crânien. Il est caractérisé par des troubles de la perception et des fonctions intellectuelles, notamment hallucinations, qu'on retrouve dans le récit :

- hallucinations visuelles : «*Siehst, Vater, du den Erbkönig nicht? ... und siehst du nicht dort Erbkönigs Töchter am düsten Ort?*» ;
- hallucinations auditives : «*und hörst du nicht, / Was Erenkönig mir leise verspricht?*» ;

- hallucinations tactiles : «*jetzt faßt er mich an ! / Erbkönig hat mir ein Leids getan !*». L'évolution, particulièrement en cas de méningite aiguë, peut être foudroyante et mortelle en quelques heures. C'est encore le cas ici : «*Erreicht den Hof mit Müh und Not ; / In seinen Armen das Kind war tot.*».

Enfin, on peut voir aussi dans le poème une allégorie de l'éternel combat entre l'attraction que la jeunesse éprouve pour l'aventure, pour le mystère, pour la poésie, et leur refus, au nom de la prudence, de la sagesse, du réalisme (les interprétations prosaïques que donne le père des impressions qu'a son fils), par les parents, les aînés, la société, refus qui peut conduire à la mort physique, intellectuelle ou morale.

“Das Göttliche”

(1783)

“Le divin”

Hymne

Goethe, se sentant «*comme un oiseau pris dans des lacets*», ne comprenant plus comment le destin avait pu faire de lui «*une pièce cousue dans l'administration d'un État et d'une famille princière*», se lassa de ses fonctions et des faibles résultats de son action gouvernementale, du ciel gris de Weimar, de l'étroitesse provinciale de la vie de cour et des froideurs de Mme de Stein, et éprouva le besoin d'horizons géographiques, moraux et artistiques nouveaux. Sous l'influence de Winckelmann (que Schiller recevait aussi, ce qui les rapprocha), il rêvait de lumière, du pays «*où les citronniers fleurissent et où les oranges d'or resplendent dans le sombre feuillage*» (“*Chant de Mignon*” dans “*Wilhelm Meister*”). Le 3 septembre 1786, sous un faux nom, il s'évada vers l'Italie.

Il visita les villes du nord de la péninsule, séjourna quelque temps à Naples, alla jusqu'en Sicile, puis s'installa à Rome, où il demeura jusqu'en 1788. Le voyage en Italie, dont les notes parurent, recomposées, quarante ans plus tard (“*Italianische Reise*”, 1828), fut un événement central dans sa vie. La révélation de la grandeur du monde antique, dont il étudia l'art, l'architecture et la littérature, paracheva sa métamorphose. Il admira aussi les chefs-d'œuvre de la Renaissance, qui puisent en quelque sorte leur matière aux sources gréco-latines. De là sa rupture avec le romantisme : profondément séduit par l'harmonie et la beauté formelle qu'il découvrait autour de lui ou au cours de ses lectures, il revint à l'esprit «classique» où l'art lui paraissait en harmonie avec la nature. L'exaltation de la statuaire grecque, l'importance accordée à la plastique corporelle allaient réintroduire dans la culture allemande, alors marquée par le néo-médiévisme romantique, les valeurs méditerranéennes de la Renaissance. Il sentit la nécessité d'aborder désormais lui-même dans son œuvre des thèmes qui ont une valeur universelle et éternelle.

En Italie, il goûta aussi la paix, «*une solidité intérieure dont l'esprit reçoit en quelque sorte l'empreinte un sérieux sans sécheresse, une nature posée*», la libération des sens qui l'éloignèrent du christianisme (ainsi qu'il l'écrivit à Lavater dont le prosélytisme l'agaçait), l'orientèrent vers le déisme rationaliste de Lessing et la franc-maçonnerie à laquelle il s'affilia, et, peu à peu, vers le panthéisme.

“Iphigenie auf Taurus”

(1787)

“Iphigénie en Tauride”

Tragédie en prose

Devenue prêtresse de la sanglante déesse Artémis et sujette du roi des Barbares, Thoas, Iphigénie doit donner la mort à tout étranger qui s'est aventuré en Tauride. Sur le point d'ordonner le sacrifice de deux de ces visiteurs téméraires, elle reconnaît en l'un d'eux son frère, Oreste, qu'accompagne

Pylade. Trompant la surveillance de Thoas, elle s'enfuit avec eux. Mais Oreste, qui côtoie la folie, y succombe sur la scène même.

Commentaire

Emprunté à Euripide, le sujet de cette pièce d'une facture toute classique met en valeur, face à la sauvagerie instinctive de Thoas qui est en proie à une violence extrême, la générosité d'Iphigénie, la noblesse de cette «*âme salvatrice*» qui, tout en se trouvant elle-même dans un danger continu, doit, par sa volonté intérieure, recréer la Grèce désormais lointaine : «*Chercher la Grèce avec son âme*», telle est sa devise. Elle représente la volonté de l'Allemagne qui, derrière le voile de ses brumes, a toujours aspiré à la Grèce comme à un monde de lumière. Elle incarne l'idéal de l'humanisme, le dépassement de la violence par la confiance et la pureté. Symbole de la poésie, elle est aussi modèle de la simplicité et de la noble grandeur que voulait atteindre le nouvel art allemand inspiré de l'antique. Goethe l'avait d'abord écrite en prose, mais, l'ayant emportée dans son voyage en Italie, il la transcrivit en vers, des trimètres iambiques, et en fit la lecture à Rome à ses amis. C'est un des sommets de son oeuvre.

“Le comte d'Egmont” (1787)

Tragédie en cinq actes et en prose

Au moment où, envoyé par Philippe II, le duc d'Albe s'apprête à noyer dans le sang la révolte des Pays-Bas, Egmont est jeté en prison et condamné à mort, tandis que les habitants de Bruxelles l'abandonnent. Seule, Clara, une fille du peuple, lui demeure fidèle. Quand elle lui apparaît dans sa prison, elle prend soudain pour lui le visage de la liberté. Dans un admirable élan lyrique, elle lui déclare son amour, un amour pour lequel il va donner sa vie.

Commentaire

Cette épopée dramatique n'est pas sans analogies avec “*Götz*”, mais la représentation du conflit politique y est pourtant plus réaliste et riche de vérité. Le sentiment que l'histoire n'a qu'une fin tragique y est plus marqué. En 1810, Beethoven a composé une musique de scène dont l'ouverture est célèbre, dont la structure est assez complexe : c'est l'ouvrage où s'exprima le plus complètement son idéalisme.

Le 18 juin 1788, le retour de Goethe à Weimar ouvrit une période de crise dans ses rapports avec la cour et la société. On contesta ses principes littéraires, le goût et la mode ne s'accordant pas avec son nouveau «*classicisme*».

On critiqua sa vie privée : les relations avec Mme von Stein s'étant dénouées progressivement, il eut une liaison, mal accueillie par la haute société de Weimar et qui l'isola de ses anciens amis, avec une jeune fleuriste, fille d'un petit bureaucrate, Christiane Vulpius, vivant sans être marié avec elle qui eut un enfant en 1789. Le temps des soupirs nostalgiques ayant pris fin, il mena la vie simple, ardente et sensuelle qu'il avait découverte dans le monde latin. Il prit en public ce masque «*olympien*», ce détachement apparent des passions que la postérité allait retenir.

En outre, ses fonctions officielles ne lui procuraient guère de satisfaction. Il demeura pourtant à Weimar, sans doute parce qu'on lui confia la direction du théâtre à partir de 1791, poste qu'il occupa jusqu'en 1817, et sans doute aussi à cause des facilités que lui accordait le grand-duc pour ses travaux scientifiques. Il se consacra surtout à des études de physique et de sciences naturelles, créant le concept et le mot de «*morphologie*» (“*Métamorphoses des plantes*”, 1790 ; “*Contribution à*

l'optique”, que devait compléter, en 1810, *“De la théorie des couleurs”* dans laquelle il espéra, à certains moments, donner le meilleur de lui-même).

Il reprit *“Faust”* et en écrivit quelques scènes importantes. Il écrivit des drames où il prit ses distances vis-à-vis de la passion fougueuse qui, quinze ans plus tôt, lui avait inspiré la matière de son *“Werther”* :

“Torquato Tasso”
(1789)

Drame en vers

Commentaire

L'idéalisme du poète italien est opposé au réalisme de son ami, Antonio Montecatino.

En 1790, Goethe donna de l'*“Urfaust”* une version totalement en vers intitulée *“Faust, ein Fragment”*. La même année, après un séjour de quatre mois à Venise, il composa :

“Venetianische Epigramme”
“Épigrammes vénitiennes”

Lors de la Révolution française, sur laquelle il émit des réserves, Goethe suivit le grand-duc de Saxe-Weimar dans sa campagne contre la France, assista à la bataille de Valmy et à la débâcle de son camp (1792).

Il fallut qu'en 1794, il rencontre Friedrich von Schiller, l'un des plus grands écrivains allemands de tous les temps, que, grâce à lui, il sente en lui *«un nouveau printemps dans lequel tout germe joyeusement côte à côte»*, pour qu'il se remette à la création littéraire. Il composa des comédies médiocres, inspirées par la polémique anti-révolutionnaire, des contes :

“L'apprenti sorcier”

“Le dieu et la bayadère”

“Unterhaltungen Deutscher Ausgewanderten”
“Passe-temps d'émigrés allemands”

“Das Märchen”
“Le conte”

“Reineke Fuchs”
(1794)
“Renard le goupil”

Poème

Commentaire

Ce fut la version en hexamètres d'un bestiaire médiéval.

Toujours à l'instigation de Schiller, Goethe termina aussi différentes oeuvres :

“Römische Elegien”
(1795)
“Les élégies romaines”

Poèmes

Commentaire

Ces poèmes sont d'une sensualité raffinée et souvent ironique.
En 1896, ils furent traduits en italien par Pirandello.

“Wilhelm Meisters Lehrjahre”
(1796)
“Les années d'apprentissage de Wilhelm Meister”

Roman

Fils de négociants, Wilhelm Meister se détourne du prosaïsme des siens pour se tourner vers le théâtre où il découvre Shakespeare et, particulièrement, “Hamlet”. Lors d'un voyage, il se joint à une troupe de comédiens ambulants. Il y rencontre un harpiste et une enfant malade, Mignon, qui s'éprend de lui et meurt de son amour. À travers ses expériences, il est secrètement guidé dans son évolution par une société de sages, sorte de franc-maçonnerie, la Compagnie de la Tour, qui, par son libéralisme éclairé, sa culture, son aspiration à la maîtrise de soi, compose une véritable aristocratie. Après avoir renoncé au théâtre et à l'illusion littéraire, il en devient membre et se consacre à la société et accepte la vie active.

Commentaire

Cette oeuvre, fondatrice d'un genre nouveau, le «*Bildungsroman*» ou «*roman d'apprentissage*», promise à une riche fortune littéraire, résume la vie, les moeurs et le destin du XVIIIe siècle allemand en une gerbe de personnages réalistes et de diverses situations symboliques. Goethe y révéla tout son art de conteur, par «*la vie abondante, multiple qui passe devant nos yeux*». Il proposait surtout une interprétation de la destinée humaine, des buts qu'elle peut atteindre sur les plans éthique et esthétique. Parmi les personnages, les figures de Mignon et du harpiste sont sans doute les plus attachantes. Goethe a fait de Mignon le symbole de la nostalgie du Midi. Les lieder qu'il lui fait chanter («*Kennst du das Land wo die Zitronen blühen?*» - «*Connais-tu le pays où fleurit l'oranger?*») ont inspiré Ambroise Thomas pour son opéra, “*Mignon*” (1866).

“Die Braut von Corinth”

(1797)

“La fiancée de Corinth”

Poème

*Venant d’Athènes, un jeune homme se rendit
À Corinth, où il était encore inconnu.
Il comptait sur l’aimable accueil de l’un des habitants ;
Les deux pères étaient unis par les liens de l’hospitalité,
Et avaient depuis longtemps déjà,
Fiancé l’un à l’autre,
Leur fils et leur fille.*

*Mais sera-t-il encore un hôte bienvenu
S’il n’achète chèrement cette faveur?
Il est encore un païen, ainsi que les siens.
Mais eux sont déjà chrétiens et baptisés.
Quand une foi nouvelle prend naissance,
Souvent l’amour et la foi jurée
Sont détruits comme une mauvaise herbe.*

*Déjà la maison tout entière était livrée au repos,
Père et filles ; seule la mère veille ;
Elle reçoit un hôte avec empressement ;
Elle le conduit aussitôt dans la plus belle des chambres.
Prévenant ses désirs,
Elle lui présente les vins et les mets les plus recherchés.
Ayant ainsi pris soin de lui, elle lui souhaite une bonne nuit.*

*Mais, malgré le repas bien servi,
Il n’éprouve aucune envie de manger ;
La fatigue lui fait délaïsser mets et boisson,
Et il se couche tout habillé sur son lit.
Et il est déjà presque endormi,
Lorsqu’un hôte étrange
Pénètre dans la chambre par la porte ouverte.*

*À la lueur de la lampe, il voit s’avancer
Dans la chambre une jeune fille silencieuse et pudique,
Couverte d’un voile et d’un vêtement blancs,
Le front ceint d’un ruban noir et or.
Dès qu’elle l’aperçoit,
Elle s’étonne et s’effraie
Et lève sa blanche main.*

*«Suis-je donc, s’écria-t-elle, si étrangère dans ma propre maison
Que l’on ne m’ait point annoncé la présence d’un hôte?
C’est ainsi, hélas ! que l’on me tient enfermée dans ma cellule,
Et qu’ici, maintenant, je suis couverte de honte !
Mais continue à reposer
Sur ta couche,
Je vais m’éloigner promptement, comme je suis venue.»*

«Reste, belle jeune fille !» s'écrie le jeune homme
En quittant précipitamment son lit.
«Voici les dons de Cérès, voici ceux de Bacchus,
Et voici, chère enfant, que tu apportes l'amour.
Tu es pâle de frayeur !
Viens, chère jeune fille, viens,
Et goûtons ensemble aux joies des dieux !»

«Reste loin de moi, jeune homme, arrête !
Je ne suis pas vouée à la joie.
Le dernier pas, hélas ! a été fait
Par ma mère chérie ; égarée par la maladie,
Elle fit, en guérissant, le serment
Que ma jeunesse et mon corps
Seraient consacrés désormais au service du ciel.

«Et le brillant cortège des anciens dieux
A quitté aussitôt la maison devenue silencieuse.
On n'adore plus maintenant qu'un seul Dieu
Invisible dans le ciel, qu'un Sauveur sur la croix ;
L'on n'offre ici en sacrifice
Ni brebis ni taureaux,
Mais des victimes humaines en nombre infini !»

Et il la questionne, et il pèse toutes ses paroles,
Dont aucune n'échappe à son esprit.
«Est-il possible que, dans cette chambre silencieuse,
Ce soit ma fiancée bien-aimée qui se tient là devant moi ?
Sois donc à moi !
Les serments de nos pères
Nous ont déjà valu la bénédiction du Ciel !»

«Ce n'est pas moi qui te suis destinée bon jeune homme !
C'est ma sœur plus jeune qui t'est réservée.
Lorsque, dans ma cellule silencieuse, je serai livrée à mes tourments,
Ah! pense à moi dans ses bras,
À moi qui ne pense qu'à toi,
Qui me consume d'amour,
Et qui, bientôt, ira se cacher sous la terre !»

«Non, je le jure par cette flamme
Qu'Hymen, dès maintenant, fait briller pour nous,
Tu n'es perdue ni pour la joie ni pour moi,
Et tu m'accompagneras dans la maison de mon père.
Bien-aimée, reste ici !
Célèbre à l'instant même avec moi,
Bien qu'inattendu, notre festin nuptial !»

Et déjà ils échangent les gages de la fidélité :
Elle lui tend une chaîne d'or,
Et il veut lui offrir une coupe
D'argent, d'un art incomparable.

*« Cette coupe n'est pas pour moi ;
Mais, je t'en prie,
Donne-moi une boucle de tes cheveux ! »*

*À ce moment sonna l'heure lugubre des esprits,
Et alors seulement, la jeune fille parut être à son aise.
Avidement, de ses lèvres pâles, elle but
Le vin, d'un rouge sombre comme le sang.
Mais du pain de froment
Qu'il lui offrit aimablement,
Elle ne prit pas la plus petite miette.*

*Et elle tend la coupe au jeune homme,
Qui, comme elle, la vide d'un seul trait, goulûment.
Et, pendant ce repas silencieux, il lui demande son amour.
Son pauvre cœur, hélas ! était malade d'amour.
Mais elle résiste
À toutes ses supplications,
Jusqu'à ce qu'il tombe en pleurant sur son lit.*

*Et elle vient et s'étend près de lui.
« Ah ! comme je souffre de te voir ainsi tourmenté !
Mais, hélas ! si tu touches mes membres,
Tu sentiras en frissonnant ce que je t'ai caché.
Blanche comme la neige,
Mais froide comme la glace
Est l'amante que tu as choisie ! »*

*Il la saisit avec ardeur dans ses bras vigoureux,
Emporté par la force de son jeune amour.
« Espère cependant te réchauffer encore près de moi,
Même si c'est le tombeau qui t'a envoyée vers moi.
Mêlons nos souffles, échangeons nos baisers !
Que notre amour déborde !
Ne brûles-tu pas en sentant la flamme qui me dévore ? »*

*L'amour les unit plus fortement encore :
Des larmes se mêlent à leurs transports.
Avidement, elle aspire le feu de ses lèvres,
Et chacun ne se sent vivre que dans l'autre.
À la fureur d'amour du jeune homme
Le sang figé de la jeune fille se réchauffe,
Mais dans sa poitrine le cœur ne bat pas.*

*Cependant la mère, attardée aux soins du ménage,
Passe encore, d'un pas glissant, dans le couloir, devant la chambre,
Écoute à la porte, écoute longtemps
Ces sons étranges :
Accents plaintifs et voluptueux
D'un fiancé et de sa fiancée,
Balbutiements insensés de l'amour.*

Elle reste debout, immobile, à la porte,

*Car elle veut avant tout se convaincre,
Et elle entend avec colère les serments d'amour les plus solennels,
Des paroles d'amour et de caresse :
« Silence ! le coq se réveille ! »
- « Mais la nuit prochaine
Tu viendras de nouveau ? » Et baisers sur baisers.*

*La mère ne peut contenir plus longtemps son courroux,
Ouvre rapidement la serrure bien connue.
« Y a-t-il donc dans cette maison des filles perdues
Capables de se donner ainsi aussitôt à l'étranger ? »
Elle ouvre la porte, entre,
Et, à la lumière de la lampe,
Aperçoit, ô Ciel ! sa propre fille.*

*Et le jeune homme, dans le premier moment
D'effroi, veut couvrir la jeune fille avec son voile,
Cacher la bien-aimée avec le tapis.
Mais elle se débat et se dégage aussitôt.
Comme avec la force d'un esprit, s
Sa haute stature
Se redresse lentement dans le lit.*

*« Mère, mère ! » dit-elle d'une voix sépulcrale,
« Vous me reprochez donc cette nuit si belle ?
Vous me chassez de cette chaude couche ?
Ne me suis-je donc réveillée que pour me livrer au désespoir ?
Ne vous suffit-il donc pas
De m'avoir de bonne heure ensevelie dans un suaire
Et mise au tombeau ?*

*Mais une loi qui m'est propre me pousse
Hors de la tombe étroite au lourd manteau de terre.
Les chants psalmodiés par vos prêtres
Et leur bénédiction n'ont aucun effet.
L'eau et le sel ne peuvent
Éteindre les ardeurs de la jeunesse,
Et la terre, hélas ! ne refroidit pas l'amour.*

*« Ce jeune homme me fut promis jadis,
Alors qu'était encore debout le temple de l'aimable Vénus.
Mère, vous avez violé votre promesse
En vous liant par un vœu barbare et sans valeur.
Car nul Dieu n'exauce
Une mère qui jure
De refuser la main de sa fille.*

*Une force me chasse hors du tombeau
Pour chercher encore les biens dont je suis sevrée,
Pour aimer encore l'époux déjà perdu,
Et pour aspirer le sang de son cœur.
Et quand celui-ci sera mort,
Je devrai me mettre à la recherche d'autres,*

Et mes jeunes amants seront victimes de mon désir furieux.

*Beau jeune homme, tes jours sont comptés.
Tu vas maintenant mourir de langueur en ce lieu.
Je t'ai donné mon collier ;
J'emporte avec moi ta boucle de cheveux.
Regarde-la bien !
Demain tes cheveux seront gris ;
Dans la tombe seulement ils redeviendront noirs.*

*Écoute maintenant, mère, ma dernière prière :
Fais dresser un bûcher.
Ouvre l'étroit tombeau où j'étouffe,
Et rends au repos les amants en les livrant aux flammes.
Quand l'étincelle jaillira,
Quand les cendres seront ardentes,
Nous nous envolerons vers les anciens dieux !»*

Commentaire

L'oeuvre a fait connaître au peuple allemand la légende de «la fiancée morte» qui fut évoquée aussi dans *“L'homme au sable”* de E. T. A. Hoffmann. Mais ce vampire, qui n'a rien d'effrayant et qui revendique le droit à la vie, aux joies de l'amour, au culte des anciens dieux chassés par le nouveau, fut très discuté par les contemporains irrités par la sympathie évidente avec laquelle le sujet avait été traité. Schiller lui-même, faisant preuve d'une certaine hésitation et dans le but de justifier son ami, insinua que Goethe avait sans doute voulu s'amuser à traiter «*un sujet entièrement étranger à sa nature*». Cependant, *“Das vampirische Gedicht”*, comme Goethe l'appelait volontiers dans sa correspondance, hanta son esprit des dizaines d'années avant qu'il l'écrive. Dans la lutte entre le christianisme et le paganisme qui paraît l'avoir inspiré, il y a plus que le simple antagonisme de deux religions : ce sont deux conceptions de la vie qui s'opposent. La nature, à laquelle on croit pouvoir faire violence, reprend toujours ses droits ; la jeunesse et l'amour triomphent de tous les obstacles ; et si cela aboutit parfois à des aberrations elles-mêmes monstrueuses, comme celle qu'exprime la croyance aux vampires, il faut en rendre responsables les morales et les religions qui sont fondées sur la négation de l'instinct, telle que la morale de l'ascétisme et la religion chrétienne. Anatole France s'inspira de cette apologie du paganisme pour ses *“Noces corinthiennes”*.

Pendant une décennie de collaboration, les deux amis, Goethe et Schiller, se donnèrent pour but d'élever le goût du public. Ils donnèrent un vif éclat au théâtre de Weimar et combattirent le penchant collectif à la facilité dans :

“Xenien”
(1797)
“Xenies”

Épigrammes

Commentaire

Elles sont souvent mordantes. Au-delà de cette période, Goethe continua de cultiver ce genre pour diffuser ses idées : les recueils de *“Xénies”* qui parurent sous son nom entre 1820 et 1827 comportent au total neuf livres.

Goethe publia également des articles et des essais dans la revue "Die Propyläen" (1798-1800). Il composa :

"Hermann und Dorothea"

(1797)

"Hermann et Dorothee"

Poème en hexamètres et comprenant neuf chants

Alors que la Révolution française ne manque pas de résonner en Allemagne, l'amour naît entre une jeune fille, dont la famille a dû fuir devant les armées d'invasion, et le fils de négociants qui finit par l'épouser en dépit de leur opposition.

Commentaire

C'est une épopée bourgeoise.

"Achilléide"

()

Poèmes

Commentaire

Ce sont quelques fragments épiques.

"Metamorphose der Tiere"

(1799)

"Métamorphose des animaux"

Poèmes

Commentaire

Ce sont quelques fragments lyriques.

"Die natürliche Tochter"

(1802)

"La fille naturelle"

Drame

Commentaire

Il reprenait le thème des rapports entre les classes et, sous des métaphores complexes, celui de la Révolution française.

En 1802, le grand-duc de Saxe-Weimar libéra Goethe de toutes ses fonctions officielles.
En 1806, bien que leur vie conjugale était devenue routinière, il épousa Christiane Vulpius.
En 1808, affecté par la mort prématurée de Schiller, il connut une période de désarroi et de repli, mais s'appliqua à achever la première partie de "*Faust*" sous le titre : "*Faust, eine Tragödie*". Il fut affecté aussi par les bouleversements politiques de l'Europe, par l'occupation de l'Allemagne par Napoléon dont il admirait le génie et qu'il rencontra en 1808 à Erfurt, l'empereur et le grand écrivain dissertant d'abondance, de puissance à puissance, sur le théâtre et la littérature.
Il se tourna aussi vers un monde de vérités intemporelles où l'entraînaient ses réflexions sur l'art, la morale, la religion et composa :

"Pandora"

(1808)

"Pandore"

Drame

Commentaire

Dans cette allégorie d'une civilisation où l'art et la science, le beau et le vrai, sont pleinement réalisés, Goethe reprenait le thème de la Révolution française.

Dans les dernières années de l'épopée napoléonienne, Goethe, toujours fidèle au cosmopolitisme et à l'universalisme des Lumières, se détacha de la nouvelle génération romantique et nationaliste et visa à l'impassible sérénité du sage. Quelques passions amoureuses lui donnèrent une nouvelle jeunesse et lui inspirèrent de nouvelles oeuvres :

"Die Wahlverwandtschaften"

(1809)

"Les affinités électives"

Roman

Les relations du couple apparemment uni et heureux que forment Charlotte et Édouard se défont sous l'influence de deux êtres : un de ses amis (le Capitaine) et une de ses nièces (Odile) pour former, selon la loi des affinités électives, deux nouvelles relations. Cependant, partagés entre la passion et le devoir, les personnages ne peuvent trouver le bonheur ni dans un abandon à leur inclination naturelle ni dans le respect de l'ordre moral.

Commentaire

Écrite sous l'influence de l'amour de Goethe pour Minna Herzlieb, qui inspira Odile, cette oeuvre énigmatique reprend le thème, typique du XVIIIe siècle, de deux couples mal assortis qui cherchent en vain un lien d'amour plus satisfaisant : la ruine du couple libère les génies du malheur. C'est la transposition psychologique d'une loi chimique («*attractio electiva duplex*»). Parfois proche de "*Werther*" ou d'oeuvres romantiques, ce roman, où est peinte une image désespérée de la fin de la société aristocratique, est toutefois placé sous le signe du renoncement.

“Ballade”
(1813)

Nouvelle

La rencontre avec Marianne von Willemer et une étude approfondie de la poésie orientale (en particulier persane) inspirèrent à Goethe :

“West-östlicher Divan”
(1814-1819)
“Le divan occidental et oriental”

Recueil de poèmes

Commentaire

Tout en cherchant à rivaliser avec le poète persan Hafiz dont *“Le divan”* venait d’être traduit, Goethe a exprimé ce qu’il a appelé sa «*seconde puberté*», le rajeunissement physique et spirituel qu’il ressentit lors d’un retour dans sa Rhénanie natale (1814-1815) et la passion partagée, et à laquelle il renonça, pour Marianne von Willemer, appelée Suleika. D’abord conçus comme le journal de voyage poétique d’un Occidental en Orient, ces poèmes humanistes et conciliateurs, cosmiques et érotiques, gnomiques et mystiques, où se mêlent sensualité et mysticisme, veulent retourner à la sagesse première de l’humanité naissante, tentent d’atteindre, au-delà de l’opposition entre les deux cultures, une vérité humaine universelle, tant en poésie qu’en morale et en religion.

Mais Goethe avait vieilli et sa sagesse semblait l’éloigner de la réalité allemande de son temps. Il s’attela à une tentative de reconstituer et de juger son passé :

“Aus meinem Leben, Dichtung und Wahrheit”
(1811-1814)
“Poésie et vérité”

Autobiographie

Commentaire

Goethe relatait son enfance et sa jeunesse jusqu’en 1775, le titre marquant la part de libre récréation inhérente au genre. La version complète ne fut publiée qu’en 1831.

En 1816, mourut Christine Vulpius qui avait donné à Goethe cinq enfants dont un seul survécut. Il fit paraître la version définitive de :

“Italianische Reise”
(1816-1829)
“Le voyage en Italie”

“La campagne de France”
(1821)

Essai

Désormais très âgé, Goethe connut une dernière passion amoureuse pour une jeune fille de dix-sept ans, Ulrike von Lewetzow, qui lui inspira :

“Trilogie de la passion”
(1823)

“L’élégie de Marienbad”
(1823)

“Nouvelles”
(1828)

Dans la dernière décennie de sa vie, Goethe collabora à la revue “Kunst und Altertum” (“Art et Antiquité”), suivit avec passion la vie littéraire européenne (Balzac, Manzoni, Stendhal), étudia la poésie classique chinoise et Dante. Sa vie intellectuelle fut transcrite fidèlement dans les “*Entretiens*” rédigés par son secrétaire, J. Eckermann. Il travailla à la deuxième partie de son “*Meister*” :

“Wilhelm Meisters Wanderjahre” oder “Die Entsagenden”
(1829)

“Les années de voyage de Wilhelm Meister” ou “Les renonçants”

Roman

Pour achever sa formation sociale et morale, Wilhelm Meister entreprend un voyage en compagnie de son fils, Félix, dont il veut faire l'éducation.

Commentaire

Cette partie s'est constituée pendant presque trente ans comme un amas de récits dans un cadre où se meuvent, difficilement reconnaissables, les personnages du premier “*Meister*”. Si sa valeur littéraire est moindre, le texte est cependant capital pour la compréhension des théories pédagogiques (influencées par celles de Rousseau et de Pestalozzi), éthiques, sociales et religieuses, de Goethe. Sur le fond d'une «province pédagogique», décrite avec minutie, il tint compte des problèmes de l'industrialisation et du colonialisme et exposait une utopie sociale inséparable, cependant, d'un pessimisme foncier sur l'existence humaine. Elle donne à l'oeuvre sa signification par le renoncement au bonheur de l'individu au profit du bien commun. Ce grand roman de formation (“*Bildungsroman*”) a inspiré de nombreuses oeuvres du genre chez les romantiques et a donné ses lignes directrices à la théorie anthroposophique de Rudolf Steiner.

En 1829, la première partie de “*Faust*” fut représentée intégralement à Weimar et dans d'autres villes allemandes.

Le 22 juillet 1832, à quatre-vingt-trois ans, quelques mois avant sa mort, Goethe scella l'oeuvre capitale de sa vie :

“Faust, der Tragödie zweiter Teil in fünf Akten”

(1832)

“Le second Faust”

Tragédie en cinq actes

Le pacte avait pris la forme d'un pari : Méphistopholès arrivera-t-il à détourner l'aspiration (“*Streben*”) de Faust vers le plaisir, la satisfaction, c'est-à-dire le mal? Un pari semblable s'engage entre le diable et le Créateur, qui fait confiance à la nature humaine. Faust passe par diverses expériences : à la cour de l'empereur d'abord où il évoque Hélène, symbole de la beauté classique. Au terme d'une longue quête parmi les allégories antiques, il est introduit dans le monde serein de la Grèce, la ramène sur terre et l'épouse. Mais elle disparaît bientôt avec leur enfant merveilleux, Euphorien, symbole du génie poétique. Plus tard, lassé par la politique et la guerre, en quête d'une «*action*» authentique, Faust entreprend de fonder un empire en colonisant un littoral marécageux. Cette entreprise, comme les précédentes, exige l'assistance du diable et le crime : symboliquement aveuglé, peut-être Faust se fait-il illusion quand il croit y trouver la satisfaction parfaite et désintéressée. Il meurt dans cet élan, son âme échappe à Méphistophélès qui croyait gagner son pari, et les anges l'emportent au ciel.

Commentaire

Goethe avait emprunté l'idée d'Hélène de Troie à la pièce de Marlowe, “*The tragical history of doctor Faustus*” (1588, “*La tragique histoire du docteur Faust*”) où elle était déjà le symbole, aux yeux de Faust, de la beauté antique. Encouragé par Schiller, il avait élargi les horizons du drame. Face à un Méphistophélès assez voltairien, Faust incarnait désormais l'homme romantique avec ses grands élans et sa constante hésitation entre les désirs immédiats et les aspirations profondes de son être. La «tragédie humaine» se terminait là-haut en une «divine comédie» et Faust accédait à la sérénité de quiconque tend vers un idéal. Goethe a présenté ainsi à Eckermann la scène finale : «*En Faust, une activité toujours plus haute et plus pure jusqu'à la fin et l'amour éternel qui vient d'en haut à son secours*», ce qui contraste apparemment avec ses positions antérieures, mais n'est peut-être que la pleine acceptation des limites de l'être humain («*Tout l'éphémère n'est que symbole*»). La pièce, inachevée, pose des problèmes fondamentaux de morale et de métaphysique. Cette seconde partie a été publiée posthume, l'année même de sa mort (1832). Elle fut traduite en français par Alexandre Arnoux (1947).

Wolfgang Goethe mourut en 1832 à Weimar.

La personnalité de Goethe, qui n'a jamais cessé d'agir et de créer, a dominé pendant plus d'un demi-siècle la vie littéraire de l'Allemagne. L'étendue, la complexité et la supériorité de son oeuvre expliquent son statut olympien.

Modèle vivant du poète romantique aux yeux de l'Europe entière, son évolution vers le classicisme ne fut comprise ni par les milieux religieux traditionnels, ni par les romantiques et les néo-catholiques des vingt premières années du siècle. Opposé à la Révolution française mais admirateur de Napoléon, partagé entre son admiration pour le rationalisme du siècle des Lumières et la conscience de son dépassement mais, en même temps, foncièrement anti-plébéen, il est plus admiré qu'aimé.

L'époque de Bismarck et celle de l'impérialisme germanique le transformèrent en un monument. Le positivisme exalta ses attitudes et ses enquêtes scientifiques. Les courants mystiques et occultistes le revalorisèrent en tant que poète du démoniaque, de l'action effrénée et du désir inassouvi.

Au XXe siècle, la réflexion critique est encore très perplexe à son égard. Certains, nombreux, estiment que son oeuvre vit d'une contradiction interne inconciliable (le développement de la personnalité individuelle et, en même temps, la dimension et la fonction de l'être humain dans la société techniquement avancée) et tendent à le considérer comme le fruit «classique» d'une illusion, de nature humaniste et bourgeoise. Le courant critique marxiste, représenté surtout par Lukacs, vit en Goethe la plus grande figure, avec Hegel, de la culture occidentale entre l'époque des Lumières et la naissance du socialisme. Des spécialistes ont, plus récemment, considéré son oeuvre comme un vaste ensemble encyclopédique à explorer à la lumière de la linguistique et de la psychanalyse. Quoi qu'il en soit, son altière conception de la vie humaine et de la liberté fait de lui l'un des guides de tout esprit moderne.

Goethe rénova les exercices spirituels dans l'Allemagne du début du XIXe siècle. Parmi eux, figurait la concentration sur l'instant présent. Épicuriens et stoïciens de l'Antiquité le savaient déjà : tous nos malheurs proviennent d'une incapacité à «bien faire le présent», à nous y installer tout entier, dans la plénitude du vivre. Nous serions heureux si nous parvenions à nous installer dans le moment actuel sans être hantés par les souvenirs ou angoissés par ce qui vient, sans être perturbés par ce qui n'est pas encore ou ce qui n'est déjà plus. «*Le présent seul est notre bonheur*» : la maxime figure dans le second "*Faust*", quand Goethe mit en scène, entre Hélène et Faust, la rencontre de la beauté antique et de l'homme moderne. Goethe souhaitait réinventer cette «*santé du moment*» qui fut à ses yeux l'apanage des Grecs et trouver de nouveau des instants de plénitude parfaite qui soient comme une éternité.

Un autre exercice spirituel, moins connu sans doute, fut également repris par le poète allemand : le «*regard d'en haut*». Il s'agit de contempler le monde du sommet d'une montagne ou, mieux encore, en imaginant le voir du ciel. Pour les Anciens, voir le monde d'en haut, c'était acquérir tantôt une forme de sérénité, tantôt la capacité de mépriser l'humanité. Ce mépris, chez Goethe, a disparu. Cependant, la même forme d'expérience cosmique subsista par-delà les siècles : l'esprit plane sur la vie, se laisse transporter par la splendeur du monde, acquiesce avec joie au plaisir de l'existence pure. Bien avant Nietzsche, le poète inventa donc le grand « oui » à l'existence. Aucun tri possible : si on aime la vie, c'est souffrance incluse. La réalité a beau paraître immonde, il s'agirait de reconnaître qu'elle demeure en fin de compte, malgré tout, bonne et belle.

L'influence de Goethe renaît de nos jours. Récemment, en Allemagne, un livre de Manfred Osten a opposé la hâte fébrile de nos contemporains à la valeur de la lenteur aux yeux de Goethe. En 2006, le "Times literary supplement" a même titré : "Goethe is good for you !" C'est aussi en partie sous l'influence de Goethe que Schopenhauer puis Nietzsche ont proposé la pratique d'exercices spirituels qui à leur tour ont marqué toute l'époque contemporaine.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)